

XYZ. La revue de la nouvelle

Là !

Normand de Bellefeuille



Number 115, Fall 2013

Trou : des textes dans lesquels on tombe

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69613ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

de Bellefeuille, N. (2013). Là ! XYZ. *La revue de la nouvelle*, (115), 12–16.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2013

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Là !

Normand de Bellefeuille

quelque chose comme une image
compliquée dans un tapis d'Orient

HENRY JAMES

JE L'AI REMARQUÉ pour la toute première fois le 8 octobre. Si petit ! Il était peu étonnant qu'il soit jusque-là demeuré invisible à tous les regards distraits qui se posaient sans attention particulière sur ce large et duveteux tapis indien qui recouvrait la majeure partie du plancher de mon salon. De plus, les motifs multicolores et complexes de la moquette en question ne facilitaient sûrement pas la découverte d'une si minuscule irrégularité dans l'ensemble des arabesques orientales. Il était pourtant bel et bien là, qu'importait l'angle que je choisisais de privilégier, et, je le répète, d'une si ridicule dimension qu'il paraissait invraisemblable d'en déterminer le diamètre et la circonférence. Ce truc-là n'avait somme toute aucune réelle existence mesurable. Mais il n'était pas moins là. Au centre exactement de mon tapis indien. Plus offensant peut-être précisément à cause de son insignifiance.

Je ne saurais trop dire ce qui m'incita, ce 8 octobre, à relever la tête et par conséquent les yeux de ce livre de Henry James, qui n'était pourtant pas sans me passionner, mais ainsi il fut, et ainsi cela m'apparut. Je crus d'abord à une saleté puis, y regardant d'un peu plus près, je pensai à une tache, goutte de thé ou de café, larme de vin ou alors infime trace de boue. Si la chose me déplut, le dommage n'en était pas pour autant irréversible. Le prix exorbitant du tapis me l'assurait hors de tout doute lavable, détachable, nettoyable, que ce soit à sec ou à grande eau savonneuse.

J'allais sur-le-champ remédier à ce qui m'apparaissait ni plus ni moins tel un outrage à la réelle perfection de ce tapis, ce dont le coût ne pouvait être que garant. Je m'armai donc

d'un bol d'eau tiède et de savon doux. J'hésitai entre un torchon bien propre et une éponge, optai finalement pour une brosse à dents toute neuve, ridicule offrande d'un dentiste dont je remboursais sans doute une bonne partie des dépenses mensuelles.

Ce n'est qu'accroupi, le corps ployé et l'arme en main qu'il me fallut me rendre à l'évidence : il n'y avait pas saleté, il n'y avait pas tache, il y avait trou ! TROU ! Petit, minuscule, insignifiant, mais TROU tout de même ! La pièce tangua. Je sentis nettement une sueur froide perler à ma lèvre supérieure.

Le choc initial à peine encaissé, une question fondamentale d'elle-même aussitôt se forma : comment ? Aussitôt suivie par ses inévitables corollaires : qui ? quand ? pourquoi ? Mais, par tous les saints du ciel, d'où donc pouvait bien m'arriver ce trou ? Là, de plus. Car il fallait bien me rendre à l'évidence, ce trou, cette brèche, cette insulte quoi, me narguait exactement du centre de mon tapis, cette fierté. Inutile, tout à fait, de prendre des mesures et de vérifier avec compas, mètre ou pied-de-roi, le trou éclatait au milieu de cette œuvre rare. Ce 8 octobre, comment désormais en douter, allait faire date !

Il me fallut m'étendre tout du long afin d'avoir un aperçu plus précis encore de l'indéniable dommage. La perfection géométrique du trou me fit d'abord presque négliger la nature du drame. Puis je me dis qu'il ne pouvait pas s'agir d'une brûlure, la trace en aurait alors été irrégulière. Non plus que d'une banale déchirure, elle aurait été oblongue. La parfaite géométrie de la chose témoignait avec éloquence de la cause probable du méfait. L'objet coupable, sans aucun doute circulaire et parfaitement affûté, n'avait pu opérer que dans une très exacte perpendicularité avec le point de l'intrusion. L'arme du crime avait donc frappé du haut vers le bas... à moins que ce n'ait été de bas en haut, mais alors comment diable ? Le tapis étant bien évidemment déposé sur le bois verni du plancher, il aurait fallu que le coup fatal soit asséné de l'étage du dessous. L'enquête ne s'avérait pas de tout repos. 13

Car ne me fallait-il pas en premier lieu déterminer avec exactitude la nature, l'origine même de la blessure avant d'envisager les possibles manières d'y remédier ?

L'éclairage déficient de la pièce — je dois bien l'admettre — ne permettant pas un examen suffisamment minutieux de la plaie, il me fallait déplacer le lourd tapis vers la gauche afin de pouvoir bénéficier à la fois d'une torchère art déco et de la lumière naturelle provenant d'une large fenêtre orientée nord-est. J'opérai prudemment afin de ne pas renverser deux petites tables de marbre ayant assise aux coins sud-ouest et nord-ouest du tapis. Je n'osai les déplacer avant de procéder, car la simple vue des marques profondes que laissaient leurs pattes dans l'épaisseur de la moquette chaque fois m'indisposait.

Je tirai donc, avec une minutie que certains auraient jugé sans doute exagérée, sur l'immense revêtement. Un centimètre à la fois. Tout doucement. Encore un peu. Voilà. Opération réussie. Il ne me restait plus qu'à me prosterner de nouveau.

LE TROU N'Y ÉTAIT PLUS ! Enfin, plus là où je l'aurais cru, plus là où je l'avais pourtant bel et bien vu, de mes yeux vu ! Le trou n'était plus au centre, mais à quelques pieds de celui-ci, dans une diagonale parfaite vers le coin sud-est du tapis. En d'autres mots, le trou n'avait pas suivi le lent déplacement du tapis. Il le transperçait toujours, mais ailleurs, car le trou, lui, n'avait le plus étrangement du monde jamais bougé ! J'eus beau opérer une dizaine de manœuvres différentes, aller dans tous les sens à travers la vaste pièce, toujours le trou demeurait à ce qui m'apparaissait de plus en plus comme sa place légitime. Ce trou-là avait somme toute bien peu à voir avec mon tapis, même que celui-ci n'arrivait pas à lui faire obstacle quel que soit son emplacement.

La solution, bien que douloureuse, m'apparut assez rapidement. Il fallait me défaire du tapis, lui trouver un rôle aussi adéquat, mais dans une autre pièce, et ainsi me débarrasser définitivement du trou. Bien que ce scénario m'apparut tenir

14 aussi bien du désespoir que de la plus servile démission, je

savais tout autant que ma paix de l'esprit ne serait qu'à ce prix.

Je retirai les meubles qui faisaient obstacle et entrepris de rouler minutieusement ce qui, à mon avis, avait, au cours des dernières années, symbolisé la classe, le charme et la qualité d'accueil de ce vaste séjour. Et c'est sans me retourner que je le sortis de la pièce. Il me fallait le temps. Il me fallait du temps aussi bien pour me faire à cette radicale décision que pour réfléchir au futur emplacement du majestueux tapis.

Trois jours durant, je ne remis les pieds dans la pièce si violemment désertée. Puis, le soir du quatrième jour, j'y pénétrai avec une certaine solennité, en pleine pénombre, la moindre lumière me semblant à ce moment une impardonnable offense. Je m'assis dans mon fauteuil préféré et laissai mon regard très lentement vagabonder, tout en évitant de le porter vers le sol. J'eus un peu de mal à m'habituer à cette désagréable sensation de mes pieds reposant sur le plancher désormais nu. Près d'une heure s'écoula avant que je me décide à regarder le parquet.

Je ne sais trop ce qui alors me troubla davantage : l'obsène nudité du plancher ou bien le fait que, malgré l'obscurité envahissante, je pouvais très facilement constater que non seulement le trou était toujours là, perforant cette fois les épaisses lattes de bois, mais que de plus sa circonférence semblait avoir nettement augmenté.

En un rien de temps, je fus à genoux, le dos ployé, l'œil s'approchant peu à peu de l'ouverture. Rien. Je ne vis rien. J'allai faire pleine lumière au sous-sol, regagnai ma grotesque position, rien, toujours rien, pas la moindre lueur, le noir absolu, presque vibrant, le néant !

J'ai peu dormi depuis quelques jours. J'évite cette pièce-là. Hier, n'y jetant, par la porte entrouverte, qu'un rapide coup d'œil, je pus tout de même remarquer que le diamètre du trou atteignait au moins six centimètres. Aucune raison que cette contamination ne progresse pas. Il me faut choisir. Le temps presse. Y plonger aujourd'hui la main ? Demain, la tête ? Le dilemme n'est certes pas banal.

14 octobre

Voilà. Décision prise. Peu le choix. Vraiment. Vous, à ma place ? Ce matin, au moins 30 centimètres. Choisir une chaise. Confortable, pour ce que cela, dans les circonstances, peut bien vouloir dire. Oui, tiens, celle du vestibule, qui l'hiver sert aux bottes. Empattement diagonal : 40 centimètres. Au rythme actuel, une demi-journée, peut-être quelques heures à peine. L'installer exactement au-dessus du trou. Chacune des quatre pattes reposant à quelques centimètres de la conférence béante. M'y asseoir, tout doucement. Ne rien déplacer. Ne rien précipiter. Attendre. Le plus calmement possible.

Attendre.

Puis on verra.

Oui, on verra bien...